

## INSTRUCTION DU SOIR

### AIMER JÉSUS-CHRIST

#### DILECTION CHRÉTIENNE ET DILECTION SACERDOTALE

(MANETE IN DILECTIONE MEA...)

*Manete in dilectione mea.*  
(Joan. xv, 9.)

MESSIEURS ET VÉNÉRÉS CONFRÈRES,

Nos méditations sur le quinzième chapitre de saint Jean s'achèvent. Nous voilà presque au terme de notre retraite. La journée finale de demain nous imposera des réflexions et des résolutions de circonstance. J'aurais aimé prolonger ces chers entretiens évangéliques, tout entiers tirés des suprêmes confidences de Jésus-Christ à ses Apôtres, et par conséquent à nous, prêtres, successeurs des Apôtres. Il m'eût été bienfaisant et doux de commenter devant vous des paroles comme celles-ci : *Quæcumque audivi*

*a Patre meo, nota feci vobis*<sup>1</sup>. Ou bien : *Vos amici mei estis, si feceritis quæ ego præcipio vobis*<sup>2</sup>. Ou bien : *Hæc locutus sum vobis ut gaudium meum in vobis sit*<sup>3</sup>. Que de trésors de lumière, d'espoir, de courage, sous chacun de ces mots bénis ! Mais le temps nous presse ; il faut nous borner. Vous ne serez pas surpris si, pour sujet de cette dernière instruction, je choisis de préférence le texte que je viens de citer en commençant : *Manete in dilectione mea* : « Établissez-vous avec moi dans une intimité affectueuse. » Le terme par excellence, le terme nécessaire de nos relations, n'est point la déférence, le respect, l'admiration, la foi ; c'est une mutuelle et indissoluble amitié.

Jésus-Christ a voulu être aimé. Ses déclarations les plus formelles, les plus réitérées, témoignent de ce surprenant désir. Oui, certes, surprenant. Nous ne voyons nulle part dans l'histoire qu'un homme, quels qu'aient été son génie, sa science, son patriotisme, sa gloire, se soit risqué à une ambition de ce genre. Ni les libérateurs de nations, ni les chefs d'écoles, ni les grands artistes, ni les inventeurs des merveilleux secrets de la nature, pour prix des services rendus, n'ont eu, même un instant, la pensée de demander, d'exiger qu'on les aimât. Les fondateurs de religions non plus, Çakia-Mouni ou Mahomet, par exemple. Je ne sais quelle timidité,

<sup>1</sup> Joan. xv, 15. — <sup>2</sup> Joan. xv, 13. — <sup>3</sup> Joan. xv, 11.

quelle pudeur instinctive leur a fait comprendre à tous que les prétentions ne pouvaient et ne devaient pas aller jusque-là. Jésus, lui, a eu cette prétention audacieuse. Et l'ayant eue, ayant nettement affirmé qu'il l'avait, l'événement lui a donné raison. Il a été aimé, inexprimablement aimé par des millions et des millions de nobles cœurs. Il l'est encore aujourd'hui. Il le sera toujours. Et l'attachement qu'il provoque n'est point une émotion passagère qu'un peu de sensibilité éveillée au souvenir de sa vie et de sa mort fait naître; c'est un sentiment profond, dominant et souverain, capable de susciter des générosités inouïes, de pousser une créature à l'oubli de soi, au don de soi, à l'immolation de soi, jusqu'au martyre.

Nous devons aimer Jésus-Christ, messieurs et chers confrères. Nous le devons au nom de motifs qui nous sont communs avec tous les chrétiens; il conviendra de commencer par le rappeler. Nous le devons en outre, puisque nous sommes prêtres, au nom de motifs tout à fait particuliers et personnels, et c'est sur quoi nous insisterons davantage.

Que Celui de qui nous allons essayer ensemble de comprendre, d'apprécier et de goûter le désir et les droits, bénisse d'une grâce spéciale votre bonne volonté et la mienne! Je le lui demande avec un surcroît de foi et de piété.

## I

Aimer Jésus-Christ d'abord, en prenant les choses à leur source, à leur tout premier principe, parce qu'il est Dieu. Avant même que d'être une loi révélée et évangélique, c'est une loi de raison pour toute créature d'aimer Dieu, de qui elle tient tout ce qu'elle est et tout ce qu'elle a : *In ipso vivimus, movemur et sumus*<sup>1</sup>, vers qui elle est essentiellement orientée comme l'aiguille aimantée l'est vers le pôle; à la connaissance et à la possession parfaite de qui elle aspire. Oui, c'est là une philosophie élémentaire. Nos puissances intellectuelles à travers la très grande variété des vérités contingentes, cherchent Dieu, vont à Dieu, la Vérité absolue. Elles n'auront de satisfaction plénière et de repos final que lorsqu'elles le contempleront au lieu de le pressentir, lorsqu'elles le saisiront directement au lieu de le conclure : *Satiabor, cum apparuerit gloria tua*<sup>2</sup>. De même, nos puissances affectives du milieu des visions de beauté créée qui les enchantent, presque toujours plus qu'il ne faudrait, soupirent-elles après la beauté absolue : *Fecisti nos ad te, Deus, et irrequietum est cor nostrum, donec requiescat*

<sup>1</sup> Act. xvii, 28. — <sup>2</sup> Psalm. xvi, 15.

*in te*. C'est saint Augustin qui l'a dit, et nul plus que lui n'était autorisé à le dire. Aigle et colombe tout à la fois, notre âme monte incessamment vers la lumière et vers l'amour. D'ignorer que cela soit, n'empêche pas cela d'être. Que d'hommes ne savent pas les secrets de leur vie physique! Ils n'en vivent pas moins des conditions et des lois posées par la nature. De la même manière peuvent-ils ne rien savoir de ce qui est le fond de leur vie intelligente et morale; ils n'en demeurent pas moins tributaires des exigences de leur constitution native. Il serait superflu d'insister davantage.

Or, messieurs et chers confrères, Jésus-Christ est Dieu : *Vocabis nomen ejus Emmanuel, ... nobiscum Deus* <sup>3</sup>. *In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum...* Quelques versets plus loin : *Verbum caro factum est, et habitavit in nobis* <sup>2</sup>. Jésus-Christ, c'est Dieu venu au-devant de nous sur nos routes terrestres, pour nous faire préluder en quelque sorte, et sans plus attendre, à nos destinées définitives. Tout le christianisme repose sur ce dogme fondamental. Jésus-Christ est Dieu en personne, non point une image plus relevée de Dieu, non point une créature plus proche de Dieu, comme osait le prétendre Arius, Dieu lui-même, en réalité substantielle et vivante : ὁμοούσιος et non ὁμοιόσιος, *consubstantia-*

<sup>1</sup> Matth. 1, 23. — <sup>2</sup> Joan. 1, 1, 14.

*lem Patri*. C'est le mot que le concile de Nicée a forgé comme un marteau d'acier et d'or, pour écraser à jamais les subtilités de la plus redoutable des hérésies.

Nous croyons tous ici, messieurs, à la divinité proprement dite de Jésus-Christ. A la fin de la messe, chaque jour, quand, avant de descendre de l'autel, nous récitons la première page de l'Évangile de saint Jean, affirmons bien notre croyance invincible de chrétiens et de prêtres. Puisque nous sommes les contemporains de nouveaux Arius; puisque nous voyons se produire, à côté des négations radicales, des tentatives de tout genre, au théâtre, dans le livre, à travers les conversations courantes, qui visent à idéaliser d'une fausse poésie l'homme en Jésus, pour le découronner de sa gloire de Dieu, protestons du fond de l'âme. Comme Pierre, disons : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. » Comme Thomas, conquis à la certitude, répétons à deux genoux : *Dominus meus, et Deus meus* <sup>1</sup>. Et sachons tirer de notre foi la conclusion immédiate et pressante qu'elle comporte. Jésus-Christ est Dieu; donc il devait vouloir, demander, exiger qu'on l'aimât; et qu'on l'aimât en Dieu jusqu'au renoncement et au sacrifice; et qu'on l'aimât plus que le père et la mère, ce qui signifie que, dans l'hypothèse d'un conflit entre le père et la mère et lui, le père et la

<sup>1</sup> Joan. xx, 28.

mère se posant en rivaux devant lui, il le faudrait préférer, lui, précisément au nom de l'antériorité et de la supériorité de ses droits de Dieu. Toutes ces prétentions, de sa part, s'expliquent. Elles sont logiques. Elles s'imposent. Jésus-Christ est Dieu; nous devons l'aimer. Ces deux propositions se tiennent et s'enchaînent. Nulle puissance ne les disjointa jamais.

Abaissons un peu nos regards. De ce sommet éblouissant de la divinité du Christ et de l'obligation de l'aimer que nous y voyons rayonner en traits de feu, venons à considérer plus près de nous, plus à notre portée, son humanité sainte. Jésus homme est Sauveur. Son nom veut dire : Sauveur. Nous devons aimer Jésus-Christ, parce qu'il est Sauveur.

Nous avons eu déjà l'occasion de le dire, redisons-le encore : l'Incarnation, qui en principe eût pu se produire sans revêtir la forme d'une rédemption, en fait a été une rédemption. C'est pour réparer le désordre introduit au sein de la famille humaine par le péché, — le péché d'origine dans son lointain mystérieux et la multitude innombrable des péchés qui en ont été la suite à travers tous les siècles, — que le Verbe s'est fait chair. Nous le chantons dans notre *Credo* catholique : *Propter nos homines et propter nostram salutem descendit de cælis, et homo factus est*. Nous l'affirmons pendant le saint temps du Carême, à chacune des stations du chemin de la croix : *Adoramus te, Christe, et*

*benedicimus tibi, quia per sanctam crucem tuam redemisti mundum*. Et c'est aux sources mêmes de la révélation que nous puisons ces certitudes, rien n'étant plus expressément marqué, dans les Écritures et l'Évangile, que cette réalité de la mission rédemptrice du Christ : *Vocabis nomen ejus Jesum; ipse enim salvum faciet populum a peccatis eorum*<sup>1</sup>, dit l'ange à Marie, quand il lui annonce sa destinée glorieuse de mère du Messie. *Ecce Agnus Dei, qui tollit peccatum mundi*<sup>2</sup>, s'écrie Jean-Baptiste quand, pour la première fois, au milieu de la foule empressée à l'entendre sur les bords du Jourdain, il aperçoit celui dont il est le Précurseur. *Deus erat in Christo, mundum reconcilians tibi*<sup>3</sup>, déclare saint Paul, le premier et incomparable interprète de toute la doctrine.

Nul doute, Jésus est né, il a vécu, il est mort, soit pour offrir à la justice divine une réparation du péché que toutes les créatures ensemble n'eussent pu offrir, une réparation non seulement suffisante, pleine et adéquate, mais surabondante; soit pour mettre les hommes en mesure de bénéficier, chacun pour leur propre salut, de cette sublime restauration des choses.

Des deux buts de la rédemption, l'un est pleinement atteint, l'autre ne l'est et ne le sera jamais que partiellement. La justice de Dieu, depuis la crèche et la croix, est satisfaite, est

<sup>1</sup> Matth. I, 21. — <sup>2</sup> Joan. I, 29. — <sup>3</sup> II Cor. III, 19.

sauve. Malgré la crèche et la croix, tous les hommes ne seront pas sauvés.

Oui, Jésus Sauveur, Jésus magnanime adversaire du mal, a vengé l'œuvre de son Père, la sainte création, du déshonneur dont le péché l'a souillée. Grâce à Jésus, le bien dans la création l'emporte. Et cela par la très simple raison qu'il a mis au service du bien, par les mérites de sa nature théandrique, une réalité et une efficacité supérieures. Accumulez toutes les prévarications humaines; puisqu'elles ne sont qu'humaines, vous n'aurez forcément du moins, à leur point de départ, qu'un désordre contingent et borné. Placez en regard, une seule des souffrances expiatrices du Christ, une seule de ses protestations silencieuses, un seul de ses actes d'amour pour son Père, l'activité humaine chez lui, s'élevant par la personne du Verbe à une valeur divine, le mal est dépassé et vaincu de toute la distance qui sépare le fini de l'infini.

Mais, considérée pour nous et dans les applications que nous en faisons, la rédemption, par notre faute, n'obtient pas tout son effet, n'atteint pas toute sa mesure. Jésus Sauveur, qui a rempli jusqu'à la plénitude les conditions exigées pour notre salut, ne nous sauvera pas tous. Nous restons libres d'accepter ou de refuser sa généreuse médiation. Certainement, encore bien que non nécessairement, cette liberté redoutable, dont la raison d'être demeure voilée à nos yeux, ici-bas comptera des victimes. Et qui pourra

jamais comprendre ce qu'a été pour le Christ la perspective implacable de ne devoir pas réussir à accomplir envers les hommes toute cette œuvre de régénération et de salut?

Tel était Jésus Sauveur. Il portait dans sa grande âme la noble joie de satisfaire pleinement la justice de son Père. Il y portait aussi l'incomparable bonheur d'assurer à une foule immense de ses frères la rémission de leurs péchés. Et en même temps sur cette double félicité passait, comme une ombre écrasante, la certitude qu'il y aurait des réprouvés.

Je dis, messieurs, sans insister davantage sur cette théologie qui vous est familière aussi bien et mieux qu'à moi, je dis que nous devons aimer Jésus-Christ, soit au nom du sentiment qu'il a eu de son vaillant triomphe sur le mal, soit au nom des angoisses poussées jusqu'à l'agonie, que lui a fait subir la claire vue de l'inutilité pour un grand nombre d'hommes, — pour quelques-uns de nous peut-être ici, — de sa qualité et de sa mission de Sauveur.

L'histoire, en quelques-unes de ses pages d'or, — elle en a si peu! — fait revivre devant notre regard ému des personnages exceptionnels, des héros qui se sont sacrifiés pour leur patrie. Nous nous complaisons à retrouver leur souvenir, à nous emplir l'âme de leur courage et de la générosité de leur immolation, de tout ce qui fut leur âme.

Nous faisons bien de réveiller en nous, au

contact de ces chères et nobles visions, l'admiration que tant de laideurs paralysent, de réchauffer l'enthousiasme que les petites et les vilénies habituelles éteignent. Que sont, à le bien prendre, comparées à la vocation et à l'œuvre du Christ, les missions les plus vantées des patriotes et des libérateurs des annales humaines? Ce n'est point un ayant droit ordinaire de qui Jésus venge la cause; c'est Dieu. Ce n'est point un peuple, une nation qu'il délivre; c'est l'humanité. Il ne s'agit pas d'un intérêt temporel et forcément restreint; il s'agit de l'éternel dessein du Maître et du Père des cieux, de la destinée éternelle de ses créatures. Les proportions accoutumées sont tellement dépassées, le rôle de Jésus est tellement agrandi et immense; ce qu'il y a mis de sa pensée, de sa volonté, de son amour tellement incomparable, que tout nous presse, raison et cœur, de lui dire que nous l'admirons, que nous le bénissons, surtout que nous l'aimons.

Aimer Jésus-Christ Sauveur; j'ajoute immédiatement : aimer Jésus-Christ *notre Sauveur*. Ce n'est point là une insistance oratoire; c'est tout un ordre de motifs surajoutés à ceux qui précèdent. Les grands libérateurs historiques dont nous venons de parler savaient bien qu'ils combattaient et mouraient pour le salut de leur patrie; mais de se préoccuper de chacun de ceux qui constituaient, groupe par groupe, famille par famille, cité par cité, cette patrie aimée,

ils n'y songeaient même pas, ils n'y pouvaient pas songer. Voilà Jeanne d'Arc, par exemple. Jeanne d'Arc, dans toute la merveilleuse suite de sa mission, de Domremy et Vaucouleurs à Orléans, d'Orléans à Reims, de Reims à Paris et Compiègne, de Compiègne à Rouen et à la place sinistre du Vieux-Marché, sait bien qu'elle travaille, qu'elle bataille, qu'elle triomphe, qu'elle souffre, qu'elle meurt pour la France. A-t-elle, peut-elle avoir le souci de chacun des Français? Elle ne les connaît pas. A plus forte raison, ne connaît-elle pas ceux qui viendront, après elle, naître et vivre où elle est née, où elle a vécu. O douce et ravissante créature, ô libératrice de mon pays, je n'ai pas assez d'émotion au cœur pour te saluer comme tu le mérites, pour t'exalter et te bénir. J'appelle de mes vœux les plus ardents le jour où tous ensemble, te proclamant sainte, nous nous agenouillerons au pied de tes autels. Et cependant je n'ai rien été personnellement pour toi dans le salut de notre patrie commune acheté au prix de ta vie. Tu n'as eu de moi, en particulier, aucune idée. Tu n'as eu pour moi, en particulier, aucun amour. J'étais compris, à ton insu, dans la foule anonyme des Français du présent et de l'avenir, pour qui tu immolais tes vingt ans!

Jésus, lui, m'a aimé : *Christus dilexit me, et tradidit seipsum pro me*<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Galat. II, 20.

Du sommet de sa croix, d'où son vaste et divin regard embrassait l'humanité tout entière, il m'a discerné, moi, à la distance de quarante ou cinquante générations, dans la multitude de ceux qui vivent à cette heure. Il m'a vu, moi, pauvre, obscur, chétif, sans prestige aucun, sans nul renom; il m'a vu, et il m'a aimé. Une part de son immolation, il l'a acceptée, il l'a trouvée douce, parce qu'il m'aimait : *Dilexit me, tradidit semetipsum pro me*. Non seulement je puis, mais je dois le penser et le dire comme saint Paul. Quand mes lèvres rencontrent les clous des pieds et des mains du Crucifié, et les pointes de la couronne d'épines, c'est mon devoir de tenir pour certain que celui dont je baise l'image a spontanément voulu souffrir et mourir pour me sauver. Pascal, l'austère Pascal, entre à cette pensée dans un étonnement et une contemplation émus qui lui arrachent des larmes. Relisez, messieurs, la page fameuse à laquelle je fais allusion. Essayez ensuite, à genoux au pied de votre crucifix, de bannir pour un instant les dissipations accoutumées de l'esprit et du cœur. Tenez-vous bien seul à seul devant la Victime du Calvaire. Murmurez lentement ces mots : *Dilexit me, ... tradidit semetipsum pro me*. Il vous sera impossible de ne pas répondre dans un élan de réciprocité sincère : Moi aussi, je l'aime ! Jésus mon Sauveur, à vous mon admiration, ma reconnaissance, mon plus viril et plus tendre attachement.

Quelques mots encore sur un motif de plus d'aimer Jésus-Christ qui nous est commun avec tous les croyants.

*Pertransiit benefaciendo*<sup>1</sup>, est-il dit de lui au livre des Actes des Apôtres. Outre qu'il était Sauveur, en méritant la rémission des péchés et le salut de tous, il était bon et bienfaisant. L'Évangile est un livre unique de bonté en actes à l'égard de tous ceux qui souffrent et qui pleurent. Or le *pertransiit benefaciendo* de l'Évangile dure depuis vingt siècles au sein de la famille humaine. Si nous pouvions, messieurs et vénérés confrères, embrasser d'un seul regard, pendant un seul jour, la multitude des pauvres êtres en détresse qui, après s'être réfugiés sous le poids de leur douleur, au pied du tabernacle ou vers les bras ouverts du crucifix, se sont relevés consolés, fortifiés, encouragés, nous n'aurions pas assez de gratitude et de pieuse admiration pour le divin Samaritain des malheureux, nos frères. Le *venite qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos*<sup>2</sup>, réalisé sous nos yeux dans cette vaste mesure, nous subjugueraient bon gré mal gré, si insouciantes et légers que nous puissions être d'habitude. Je le répète, ce tableau d'un jour depuis la croix, c'est le tableau de toujours. Il ne s'est pas écoulé un moment, il n'a pas sonné une heure, voilà deux mille ans, où des infortunes morales et phy-

<sup>1</sup> Act. x, 38. — <sup>2</sup> Matth. xi, 28.